

Ce qui achève de caractériser les résultats de cette journée mémorable, c'est que l'étonnement des vainqueurs n'a pas été moins grand que la stupéfaction des vaincus. Le parti conservateur ne pouvait en croire ses yeux, et ses plus chauds adeptes, les plus optimistes de ses chefs n'avaient pas osé prévoir un pareil résultat.

Il y aurait toute une étude à faire pour marquer, par suite de quelle évolution, le corps électoral, en apparence si indifférent, si réservé, si peu expansif de ses sentiments, pendant toute la période qui a précédé le vote, en est arrivé à prononcer cette condamnation significative de la politique opportuniste.

On ne peut pas dire que ce soit l'activité des comités conservateurs, l'ardeur de leurs sollicitations qui aient déterminé cette victoire relative. Non, le succès remporté ne démontre ni l'habileté, ni la vigueur des partis qui seraient tentés de la revendiquer.

Le vote du 4 octobre a été le vote du bon sens français. L'âme de la nation, livrée à elle-même, sans guide, sans appui, sans direction, par la seule vertu de sa propre énergie, s'est redressée soudain dans un effort d'honnêteté, et c'est là ce qui doit donner bon espoir aux vrais amis de la France pour la continuation de l'œuvre de restauration qui, il faut bien le dire, est à peine commencée ; un tel effort est le signe d'une vitalité dont la Révolution n'a pu et ne pourra tarir les sources ; il proclame, avec éclat, l'élasticité et la merveilleuse spontanéité du génie national français ; la part du bon sens populaire est énorme dans le scrutin du 4 octobre, et c'est ce qui doit fixer les regards de tout observateur attentif.

Il est vrai qu'aux yeux d'esprits superficiels, le scrutin du 18 octobre a semblé infirmer en partie les résultats du premier tour.

Certes, il est impossible de nier le succès des républicains au vote de ballottage, mais les chants de victoire auxquels ils se sont livrés sont, à notre avis, tout à fait hors de saison ; il n'y avait pas encore lieu, après le 4 octobre, de trembler de peur et de s'écrier que l'existence de la République était en danger, nous savons malheureusement qu'elle est trop difficile à déraciner pour qu'un seul combat puisse l'anéantir, mais il faut toute la mauvaise foi de la bande opportuniste et radicale pour oser, après le 18 octobre, s'écrier que l'avantage momentané des conservateurs a fait place au triomphe éclatant des républicains.

Les trois millions cinq cent mille suffrages donnés aux candidats monarchistes, le 4 octobre, sont et restent acquis, malgré l'élection de 242 républicains au second tour et quoique 26 conservateurs seulement aient pu réussir à passer. Nous ne sachions pas non plus que les départements qui ont nommé une représentation entièrement monarchique soient retournés au scrutin le 18 ; ceux qui ont, ce jour-là,